

Après l'histoire des Guilvinistes dans la "France Libre" relatée dans le bulletin n° 2, on pouvait envisager l'étude de la Résistance clandestine intérieure avec ses multiples facettes (distribution de tracts, réseaux de renseignements, trafic d'armes, etc.) et celle des combats de la Libération auxquels ont participé les différents groupes F.F.I. et F.T.P. de Guilvinec-Léchiagat à Audierne, Crozon, Lorient, etc.

Par nature même cette Résistance était constituée de groupes séparés les uns des autres, accomplissant des actions isolées dont l'analyse aurait demandé beaucoup de temps.

Aussi, le thème étudié dans ce bulletin est plus limité mais touche de près l'action de la Résistance. Il s'agit des rafles de juin 1944 et de leurs conséquences pour un grand nombre de familles. Pour les générations de plus de 50 ans, c'est certainement, avec les tempêtes et les naufrages, l'événement qui a le plus frappé l'ensemble de la population locale ; un fait qui est resté profondément gravé dans tous ses détails chez les acteurs ou les témoins 43 ans après ; un événement qui appartient à la mémoire collective mais dont la relation écrite n'a été faite nulle part.

Même si l'évocation de ces faits peut être douloureuse pour certaines familles malgré le recul du temps, même si cela peut réveiller des sentiments d'amertume, nous pensons que pour les plus jeunes générations, l'histoire dramatique vécue par leurs aînés ne doit pas se limiter à une simple liste de noms écrits quelque part dans un dossier poussièreux.

Les grandes rafles de juin 1944 à Guilvinec-Léchiagat

par Pierre-Jean BERROU

Le 12 juin 1944, 6 jours après le débarquement allié en Normandie, la population de Guilvinec-Léchiagat se réveille en sursaut.

Bruits de bottes dans les rues, coups répétés sur les portes dans le petit matin, vociférations, cris gutturaux "raus, raus" lueurs aveuglantes des lampes électriques, cris des mères, pleurs des enfants épouvantés.

Tous les hommes de plus de 16 ans sont sortis des maisons, rassemblés dans les rues sous la menace des armes et conduits vers un centre de regroupement à Men-Meur.

Que se passe-t-il donc ce matin-là ? Quelques mots prononcés en Français, se veulent rassurants, "contrôle, contrôle". Jusqu'à ce jour pourtant, l'occupation allemande s'était déroulée d'une manière plutôt tranquille et correcte. La surprise est alors totale.

Contrastant toutefois avec leur comportement habituel, depuis quelques jours les Allemands sont devenus plus nerveux. Sur les quais, des pêcheurs inoffensifs ont été mis en joue par des sentinelles et des coups de feu ont fait quelques blessés. De même, des patrouilles ont tiré plusieurs fois par-dessus le Steir, vers Léchiagat sur des groupes attardés après le couvre-feu. Une atmosphère lourde semblait régner sur l'agglomération.

La nouvelle d'incidents graves survenus à Plomeur et à Lesconil avec prise d'otages et arrestations, s'était répandue sous le manteau. La rapidité avec laquelle beaucoup d'hommes se sont cachés à la barbe des Allemands ce matin du 12 juin montre bien qu'ils flairaient un danger imminent.

UNE OCCUPATION ALLEMANDE ASSEZ CALME JUSQU'EN JUIN 44

Depuis 1940, Le Guilvinec regorge d'Allemands, des centaines peut-être qui défilent en chantant. Ils se sont installés à Men-Meur, siège de la Kommandantur, près de la grève blanche dans des baraques, sur le port au bureau de la G.A.S.T (douane), au centre-ville dans un cinéma transformé en caserne, au château de Kergoz, à l'école des filles où passent des unités de la F.L.A.K. ou défense contre avions à l'uniforme gris bleu qui s'entraînent sur les dunes de Poulguen. Certains officiers logent en ville chez l'habitant.

Certes leur présence est indésirable pour la grande majorité de la population mais on les supporte sans broncher.

En face, à Léchiagat, ils ne séjournent pas en permanence. Une patrouille de trois hommes seulement, circule la nuit par les ruelles. Le jour deux "Vieux" de la G.A.S.T. font leur tournée tranquillement le long du rivage, le fusil en bandoulière, s'arrêtant à point fixe pour se désaltérer.

Cette présence allemande est toutefois pesante pour les marins-pêcheurs. Ils la subissent par les tracasseries qui leur sont imposées à la sortie et à la rentrée des bateaux : fouilles systématiques des cales, contrôles d'identité par la G.A.S.T. L'Allemand le plus redoutable, unanimement détesté, est le chef de la vedette, à l'uniforme noir, de la Kriegsmarine "An hin(i) du".

La population craint les patrouilles, le soir après le couvre-feu : gare aux promenades prolongées. Maint

jeune homme attardé a été surpris après 23 heures dans les rues noires. Heureusement cela ne se passe pas trop mal : nuit en prison au château de Kergoz ou à la Kommandantur et corvée de bois ou de patates le lendemain.

La guerre est surtout présente par les restrictions, les difficultés quotidiennes pour se nourrir, les queues dans les magasins, etc., le manque à gagner des hommes qui ne peuvent prendre la mer en raison de la pénurie de gas-oil (4 jours de sortie en moyenne pour les malamocks en 1944).

Mais inquiétudes pour les absents...

La guerre pourtant est plus durement ressentie par de nombreuses familles en raison des absences de certains de leurs proches.

90 Guilvinistes ont été faits prisonniers en 1940, mais en 44 ils ne sont qu'une cinquantaine en captivité en Allemagne, travaillant parfois dans des fermes. Ce nombre est relativement faible car il correspond à la proportion de biffins dans une population à majorité maritime



*Cale du canot de sauvetage :
Débarquement de la Sardine pêchée au cours de l'hiver 1942 ou 43 (?) aux abords même du port en canots à rames.
Le personnage isolé à droite et au fond : "Ar Boche du"
Tout au fond, contre la digue : le bateau de la G.A.S.T.
(bateau des Ponts et Chaussées, Ar Men réquisitionné et rebaptisé "Flak")*

Les Allemands par contre doivent apprécier l'occupation au Guilvinec ; certains d'entre eux y ont séjourné pendant quatre ans à la Kommandantur, parlant le Français couramment (l'un d'eux même le Breton !), échappant on ne sait pourquoi à une affectation sur le front russe. Tout le monde au Guilvinec connaît le sergent Willy, E. Maister, Ernest Fisher, etc.

La Kommandantur ne faisant pas preuve de sévérité excessive, la situation reste donc assez calme, quoique émaillée de quelques altercations entre jeunes gens et soldats ou de quelques incidents parfois dramatiques comme celui qui coûta la vie à **V. Tanneau**, abattu par une sentinelle, aux sommations de laquelle, il n'avait pas répondu.

(les marins prisonniers furent libérés dès 41 car en vertu des accords d'Armistice, la France gardait sa flotte).

Une trentaine de jeunes gens environ, dont on est sans nouvelles, combattent et meurent dans les rangs de la France Libre aux côtés des Alliés, en Afrique, en Italie, sur les mers.

De nombreux marins sont maintenus sous les drapeaux dans l'Empire français depuis l'Armistice mais après le débarquement allié en Afrique du Nord, leurs navires ont rallié la France Combattante. Quelques uns d'entre eux sont prisonniers des Japonais en Indochine comme **A. Charlot** et **Jos Biger**.

L'inquiétude est grande pour les internés et déportés politiques ou de la Résistance dont on ignore le sort depuis parfois trois longues années (voir le bulletin municipal n° 2 : agents de services de renseignements, ils sont déportés dans les camps de la mort — **Henri Le Goff**, **Raymond Le Corre**, **Marcel Guénoles**, **Jean Le Brun** à Buchenwald, **Yves Frelaud** à Mauthausen, **Martial Bizien** emprisonné à Cologne, **Louis Berrou** en Silésie puis à Sachsenhausen-Oranienburg où il mourut à l'âge de 54 ans. (Le dépouillement récent des archives allemandes par J. Jonca, révèle que **L. Berrou** était marqué du signe N.N., "Nacht und Nebel" — nuit et brouillard —. Par décret d'Hitler de décembre 41 les N.N. devaient disparaître en Allemagne sans laisser de traces. Néanmoins Jonca, dans son livre "Nuit et Brouillard" montre l'itinéraire de Louis, son passage au camp spécial S.S. d'Hinzert en 1942, dans les prisons de Trèves, Wittlich, Wohlauf et Breslau dans l'attente de son jugement par un tribunal secret allemand et sa mort au camp de Sachsenhausen.)

Des militants communistes sont pourchassés. **Marc Scouarnec**, le maire communiste d'avant-guerre, arrêté en septembre 1942 par les gendarmes français est interné à la prison de Voves, puis transféré à celle de Pithiviers. **Jos Quiniou** de Léchiagat a subi le même sort.

Après la réception de conteneurs d'armes près des Glénan, **Jean Baudry** a été arrêté le 30 septembre 1942 et fusillé au Mont Valérien en Avril 44. Son complice, **Guillaume Bodéré** qui entreposa les armes chez lui est en fuite mais Marie-Jeanne, sa femme est internée depuis septembre 42 à Quimper.

Des perquisitions ayant été opérées chez plusieurs militants communistes de Léchiagat, **Michel Bolloré**, le patron du langoustier "l'Audacieux" qui avait reçu les conteneurs d'un sous-marin anglais avant de les mouiller près des Glénan, préféra rejoindre l'Angleterre avec son équipage.

J. Désiré Larnicol, l'organisateur de l'opération "conteneurs", faisant l'objet d'une recherche au plan national, lancé à son encontre par le commissaire Soutif, avait choisi la clandestinité. Tout comme **L. Hénot** et **J. Le Coz**. Ce dernier, caché au Guilvinec fut finalement arrêté par les gendarmes et interné à Voves. Les élus communistes du Guilvinec, **E Cariou** et **P. Maréchal** préférèrent quitter la région.

Soulignons encore l'emprisonnement de plusieurs jeunes gens à la suite d'altercations, soit avec des soldats allemands, comme **Antoine Vigouroux** qui sera par la suite déporté à Amberg en 1941, soit avec un dénonciateur pro-allemand, E.G. Ainsi **Roger Larzul** purge une peine d'un an dans la prison allemande de Frankfurt.S/Main pour "avoir insulté la Wehrmacht". Son camarade **Joseph Le Breton** n'a été retenu que trois semaines, mais **Adolphe Cossec** interné pour la même raison pendant quatre mois, décéda à son retour à la suite de mauvais traitements.

Et craintes pour les réfractaires au S.T.O.

La guerre est bien là pour tous ces jeunes gens qui tombent sous le coup du Service du Travail Obligatoire en Allemagne. Certains d'entre eux se cachent depuis plus d'un an, dormant chez un parent, parfois dans leur bateau, travaillant dans les fermes d'alentour, ne revenant chez eux qu'épisodiquement, fuyant à l'approche d'uniformes suspects, surtout depuis que la dispense en faveur des marins a été levée.

Tous ceux des classes 40-41-42 puis une partie de ceux de 43, ont reçu une convocation les priant de se présenter avec leurs bagages pour le départ. Aucun d'eux n'a répondu à l'appel, soit plus d'une centaine pour Le Guilvinec. Tous sont des réfractaires, passibles de sanctions.

Direction départementale
du Service du Travail
Obligatoire

Ecole de l'Espérance
Boulevard Kerguelen, Quimper

QUIMPER, le 28/5/43

N°

Le Directeur départemental
du Service du Travail Obligatoire
à Monsieur

.....

Guilvinec

En exécution de la loi du 16 février 1943, instituant le Service du Travail Obligatoire et par décision du Comité départemental d'affectation de la main-d'œuvre, vous êtes tenu de vous présenter le *lundi 24/5/43* au Bureau d'embauche pour l'Allemagne, Chambre 57, Feldkommandantur Quimper, ~~1, rue de Siam à Brest~~ ~~rue de Brest à Mortain~~ entre 9 et 12 heures muni de vos bagages pour être dirigé sur l'Allemagne.

Le Directeur départemental
du Service du Travail obligatoire

Auparavant, avant la création du S.T.O., un seul Guilviniste s'était porté volontaire dès 1942 pour le travail au-delà du Rhin. Puis deux spécialistes avaient été requis par l'industrie allemande, **Théo Coupa** mécanicien et **E. Biger** forgeron à Léchiagat. (**S. Lautérou** requis également avait refusé de répondre à sa convocation). **Théo**, au bout de 6 mois de travail dans la grande ville industrielle d'ESSEN, obtint une permission pour Le Guilvinec, mais refusa par la suite de réintégrer son usine, devenant ainsi réfractaire.

Jusqu'au 12 juin 1944, deux Guilvinistes seulement des classes assujetties au S.T.O. s'étaient fait "ramasser" : **Henri Cossec** à Brest et **Lili Souron** goal de l'USG, à Lorient (dirigé ensuite vers Kassel et Leverkusen).

Bien maigre résultat ! Presque un record ! il est vrai que jusqu'à ce jour l'armée allemande était peu intervenue dans la chasse aux réfractaires.

L'administration de Vichy voulant rester maîtresse de ce service qu'elle considérait comme une relève des prisonniers, ce sont les gendarmes français qui se présentaient au domicile des requis. Ceux du Guilvinec n'insistaient pas quand l'oiseau était envolé.

Devant le peu de résultats, Vichy procéda alors à des convocations par profession. Plusieurs patrons reçurent l'ordre de désigner deux requis par équipage, mais ils refusèrent en protestant violemment.

Cette résistance aux exigences de l'ennemi, fut facilitée par la complicité des secrétaires de mairie du Guilvinec, ce qui valut à l'un d'eux quelques jours d'emprisonnement. En principe les réfractaires en fuite ne pouvaient bénéficier de cartes d'alimentation, mais l'administration municipale ferma vite les yeux ; il y eut presque toujours pour eux un volet de cartes supplémentaires.

On pouvait penser en juin 1944, que les Allemands avaient d'autres chats à fouetter que de poursuivre les réfractaires et que chacun pourrait bientôt fêter la Libération.

Hélas, des événements allaient survenir et en décider autrement.

LES EVENEMENTS DE PLOMEUR ET DE LESCONIL

6 juin 1944, débarquement des Alliés en Normandie. A Guilvinec-Léchiagat, ce jour là on célèbre les mariages de **Lucien Quideau** et de **Lili Nédélec** qui tous deux, ont choisi une épouse de l'autre côté du petit pont. Malgré les restrictions, les noces réunissent de nombreux jeunes gens dont beaucoup de résistants. On apprend la bonne nouvelle au cours de l'après-midi et l'on ne cache pas sa joie ; à l'un des mariages on soutient même la Résistance.

Les Allemands réagissent par l'état de siège. Les festivités doivent alors être interrompues malgré les sacrifices réalisés par les familles : couvre-feu à 19 heures, patrouilles multipliées, attroupements interdits.

Ce même jour, à la nuit tombante, une partie du groupe de résistants F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans) de la région bigoudenne, reçoit l'ordre de faire mouvement vers Plomeur ; un ordre donné par Jean-Marie et Alex, deux jeunes chefs étrangers à la région. Le gros des forces vient de Lesconil dont un émissaire avertit les éléments dispersés de Léchiagat et du Guilvinec. Un petit nombre de résistants arrive de Penmarc'h comme de Pont-l'Abbé.

Quel est le but de l'opération dans cette commune-carrefour entourée de fortes garnisons allemandes ? Les objectifs apparaissent encore aujourd'hui très flous même à ceux qui en furent pourtant les participants. Était-ce un coup de main en relation avec le débarquement pour mobiliser les troupes allemandes, une manifestation de la Résistance comme il y en eut beaucoup en France, parfois prématurément ? Était-ce comme on l'a dit aussi un rendez-vous pour la réception d'un parachutage d'armes, dans une région pourtant infestée d'ennemis ? Certes l'occasion est là ce 6 juin, d'exprimer contre l'occupant une agressivité longtemps contenue.

Le groupe F.T.P. qui dispose de quelques maigres armes, prend possession du bourg de Plomeur. Les éléments qui surveillent les voies d'accès arrêtent et désarment deux soldats russes caucasiens, mercenaires de l'armée allemande, qui reviennent de Pont-l'Abbé rejoignant en voiture à cheval leur cantonnement de Beuzec-Cap-Caval. Puis une patrouille de deux soldats allemands est interceptée.

La relation de ces événements et de leurs conséquences dramatiques est décrite par Alain Le Grand dans les cahiers de l'Iroise de 1967 et dans l'ouvrage sur "le Finistère dans la Guerre".

Voyant la tournure imprévue prise par l'opération et rejetant les projets audacieux proposés, le responsable du groupe Le Guilvinec-Léchiagat décide avec ses camarades de quitter les lieux, terminant la nuit aux abords des fermes de Quélarn.

Les quatre soldats prisonniers sont conduits par les résistants de Lesconil dans le presbytère désaffecté de Plonivel dépendant de Plobannalec, et maintenus sous bonne garde.

Le lendemain, les Allemands réagissent violemment : arrestation d'une vingtaine d'otages à Plomeur dont le maire **M. L. Méhu**, le secrétaire **Isidore Garo** et plus tard **Joachim Durand** etc.

Ils apprennent par leurs services de renseignements que c'est vers Lesconil qu'il faut rechercher les prisonniers.

Le 9 juin au matin, les allemands encerclent la ferme de Brézéan où des résistants se sont réfugiés et en capturent sept. Puis, l'après-midi le presbytère de Plonivel est cerné. Trois Lesconilois sont faits prisonniers mais les frères **Volant** qui tentent de s'enfuir sont abattus.

Les assaillants découvrent non loin de là, une fosse destinée à l'inhumation des quatre soldats que l'on devait exécuter.

Vivants, ceux-ci vont pouvoir reconnaître d'autres résistants absents sur les lieux au moment de l'attaque allemande, mais capturés dans une autre rafle le 12 juin.

Un bilan très lourd pour la Résistance bigoudenne ; tortures, massacres, déportations. Condamnés à mort par un tribunal militaire 15 Lesconilois seront exécutés sur les dunes de la Torche les 15 et 22 juin.

Entre temps **Louis Méhu** a été assassiné à Saint-Gabriel et son secrétaire de mairie sera déporté avec une vingtaine de jeunes gens de Lesconil vers les camps de la mort d'où la plupart ne sont pas revenus.

Les Allemands ne s'arrêtent pas là. Ils savent que le groupe des F.T.P. a des ramifications dans les communes voisines.

La veille au soir, des mouvements de troupes dans le camp de Villoury en Treffiagat avaient quelque peu intrigué les gens du voisinage. Bien avant le lever du jour, quelques jeunes gens en éveil entendirent des bruits de bottes inhabituels. Il s'agissait sans doute des Allemands stationnés à Men-Meur ou au centre, qui gagnaient la périphérie.

C'est à partir de la voie ferrée que la ville du Guilvinec est bouclée ; une ville bien moins étendue qu'aujourd'hui, à la population bien plus dense.

Il fait encore nuit, peu avant cinq heures du matin, quand les premiers Allemands font irruption dans les maisons du quartier de la gare, de Kerfriant, mais aussi de Men-Meur et des abords de la grève blanche pour éviter toute fuite vers les dunes pourtant minées.



Attroupements interdits... sauf avec ausweiss

7 ou 8 juin 44, 2^e ou 3^e jour de noces de Lucien Quideau et d'Odile Boennec, face au petit pont en attendant le passeur.

On reconnaît debout à l'extrême gauche : Ernest Mandelbaum disparu à Auschwitz et J. Coppin, J. Sculler, J. Durand, R. Crédou, R. Coïc, J. Larnicol, J. Durand, Jo Tanneau, J. Gloaguen.

Accroupis : R. Péron, Lili Bodéré, Edgar Le Coz (tué dans la Résistance), Lucien Quideau et Mme, E. Nédélec, Stanis

Les demoiselles : accroupies S. Cloarec, Y. Coïc, L. Le Coq, D. Coïc, J. Sculler.

Debout : A. Le Goff, G. Sinou, E. Monot, O. Gloaguen, A. Brenn, E. Le Nours, J. Le Lay, S. Quideau

En arrière plan : à gauche, célèbre, le langoustier "Le Pardaillan" et un chalutier destiné à Concarneau.

(Photo Adrien Bodéré)

LA RAFLE DU 12 JUIN 1944 A GUILVINEC-LECHIAGAT

Au cours de la nuit du 11 au 12 juin, les troupes allemandes de la garnison, renforcées d'éléments extérieurs, en particulier de Russes caucasiens combattant sous l'uniforme de la Wehrmacht, investissent complètement l'agglomération de Guilvinec-Léchiagat.

Tous les bateaux sont à terre, tous les marins au lit. Depuis le débarquement allié, les mouvements du port, en effet sont stoppés. Même si des coups de feu éclatent parfois, la nouvelle ne s'est pas propagée comme une trainée de poudre : deux heures après le déclenchement de la rafle, de nombreux jeunes gens sont quasiment cueillis au lit dans le quartier de l'église.

Souvent ce sont des bruits sonores de sabots dans le petit matin, bien avant la fin du couvre-feu qui provoquent le branle-bas dans les maisons et la fuite des hommes vers la cachette quelquefois préparée à l'avance dans les greniers sous les filets ou les voiles. Parfois, on a eu le temps de prévenir les voisins qui dorment encore.

Chacun a vécu ce jour-là des moments angoissants, parfois dramatiques, chaque famille a connu l'un des instants les plus marquants, les plus inoubliables de son histoire.

Ici, les Allemands fracassent les portes quand on ne leur ouvre pas assez vite et méfiants, fouillent de fond en comble, ouvrent les armoires, regardent les habits masculins quand il ne trouvent pas d'homme, vérifient le nombre de sabots, tatent les lits encore chauds, donnent des coups de baïonnette dans les tas de filets des greniers, crévent parfois les couettes en faisant voler les plumes, soulèvent les matelas l'air féroce, ne s'arrêtant que devant les enfants épouvantés.

Là, au contraire ils n'insistent pas, négligeant de visiter les crèches, les cabinets, de soulever les trappes aux plafonds où de nombreux jeunes gens ont pu se réfugier plaqués contre les poutres, rassurant la famille dans un français impeccable "ce n'est rien, un simple contrôle d'identité". Ailleurs encore, ils se montrent aimables, tenant même des propos défaitistes comme chez M.P. qui leur fait croire que son mari est prisonnier "c'est triste la guerre ! Votre mari bientôt de retour !"

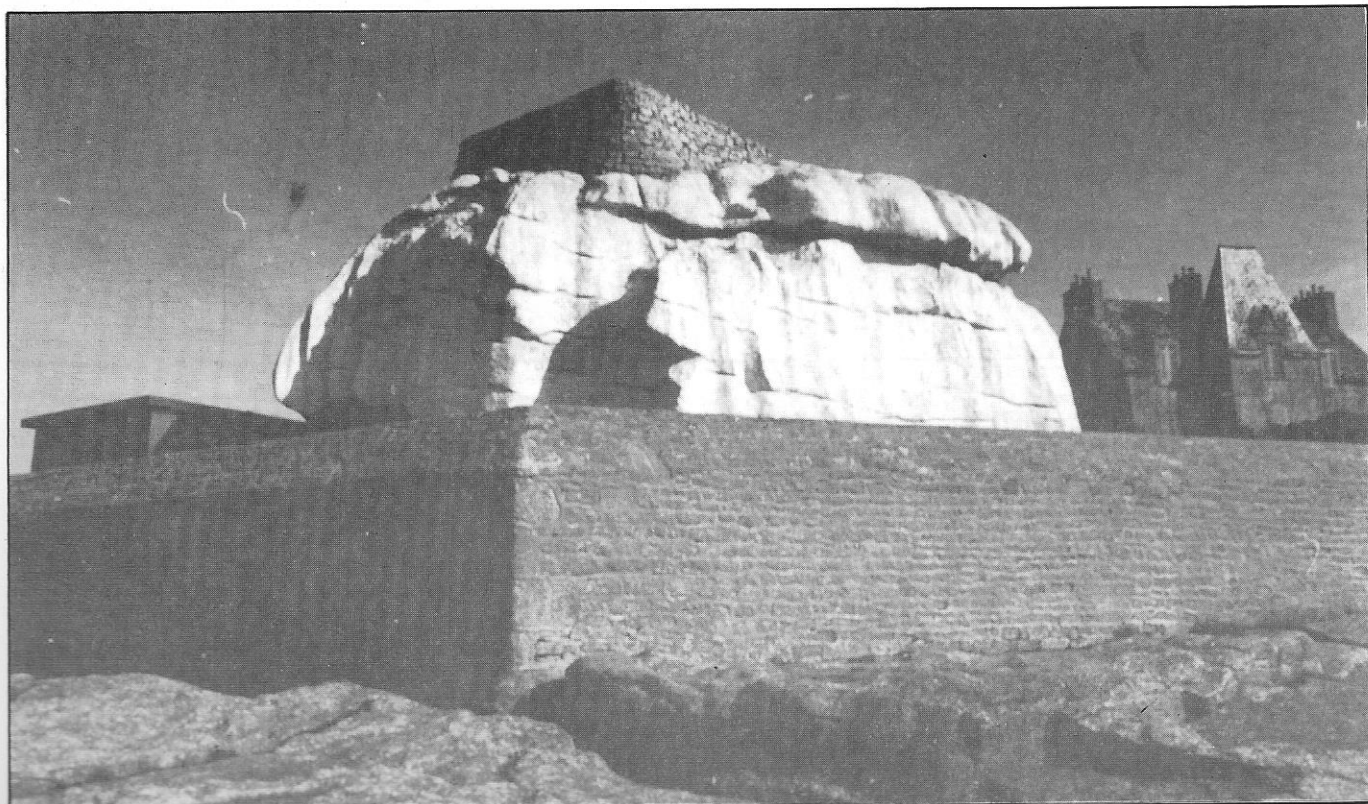
Quelquefois, trouvant la maison ouverte, ils n'entrent même pas !

Les mercenaires russes, moins disciplinés, plus "sauvages", plus charpateurs se distinguent par des vols divers, montres qui traînent sur les tables de nuit, argent dans les tiroirs, nourriture. On raconte même qu'à Léchiagat, un soldat aux yeux bridés aurait plongé la main dans une motte de beurre, en aurait rempli l'une de ses poches et s'en serait léché les babines...

Les hommes ont parfois le temps de fuir. Ceux du quartier de la rue Froide, se réfugient dans l'usine Delory parmi les caisses où ils aménagent une niche d'où ils entendent les Allemands arpenter les salles. Entre les maisons, les "ronchic" qui n'ont d'accès qu'en enjambant les murs sont des cachettes sûres. Quatre ou cinq fuyards entrent dans l'église, ouverte à l'heure de la messe et se cachent dans le trou noir des combles ; ils doivent leur salut à M. Le Recteur qui répond aux questions des Allemands par un pieux mensonge.

Ceux qui sont surpris dans leur fuite, à moitié vêtus, deviennent des suspects et peuvent essayer des rafales de mitraillette.

Dans le quartier proche de l'E.A.M., aux rues parallèles mais étroites, faciles à prendre en enfilade, les Allemands ont la gachette facile. **R. Charlot** refuse de répondre à leurs sommations et sous les balles s'échappe vers les champs du "Transvaal". Poursuivi sur plus de cent mètres, il parvient à se dissimuler en s'aplatissant au pied d'un talus providentiel, confondu avec la végétation.



Le siège de la Kommandantur à Men-Meur
Le rocher et sa tour de guet (Photo L. Carval)

Tout près, rue des Dunes, le nouveau marié du 6 juin, **Lili Nédélec**, fuit par la fenêtre arrière de sa maison et, entendant les balles siffler, s'étale entre les sillons d'un champ de pommes de terre voisin, échappant ainsi à ses poursuivants.

A Léchiagat, les Russes trop bruyants, laissent échapper des jeunes gens vers les viviers. **R. Péron** réussit à se sauver en faisant du slalom sous la fusillade à travers un champ de blé situé en plein bourg. Il termine sa course en se jetant à l'eau près des viviers, se cachant sous un rocher en surplomb, mais peu à peu gagné par la marée montante. Dans le quartier on le croira mort. Le soldat qui l'a pourchassé dans la grève, intrigué par sa disparition, reste quelque temps à l'affût.

Non loin de là, à Pors Treillen, son camarade Christian s'est réfugié sous une plate renversée dans le champ de mines signalé de la dune. Heureusement, les Caucasiens ignorent que les mines ne sont pas posées.

L'attente la plus longue sera celle de **J. Larnicol**, caché depuis la veille dans le malamock "Anémone" à Lostrendo. Les Boches visitent un à un tous les bateaux à sec. De son refuge il entend de plus en plus distinctement leurs pas résonner sur les ponts et leurs jurons étouffés dans les cales. Il est sauvé par la marée montante ! "L'Anémone" ne leur est plus accessible sans qu'ils ne "carguent" leurs courtes bottes.

Ce sont près de 2000 hommes qui convergent de partout vers Men Meur dans un silence impressionnant. Quelques garçons de 15 ans, forts pour leur âge, se trouvent aussi parmi eux. Seuls les grands-pères aux cheveux blancs n'ont pas été inquiétés. Néanmoins certains d'entre eux ont été sortis du lit manu-militari. Ici des malades ont évité la rafle grâce à des Allemands compréhensifs mais de Kerfriant, l'un deux a dû rejoindre le point de rassemblement à dos d'homme.

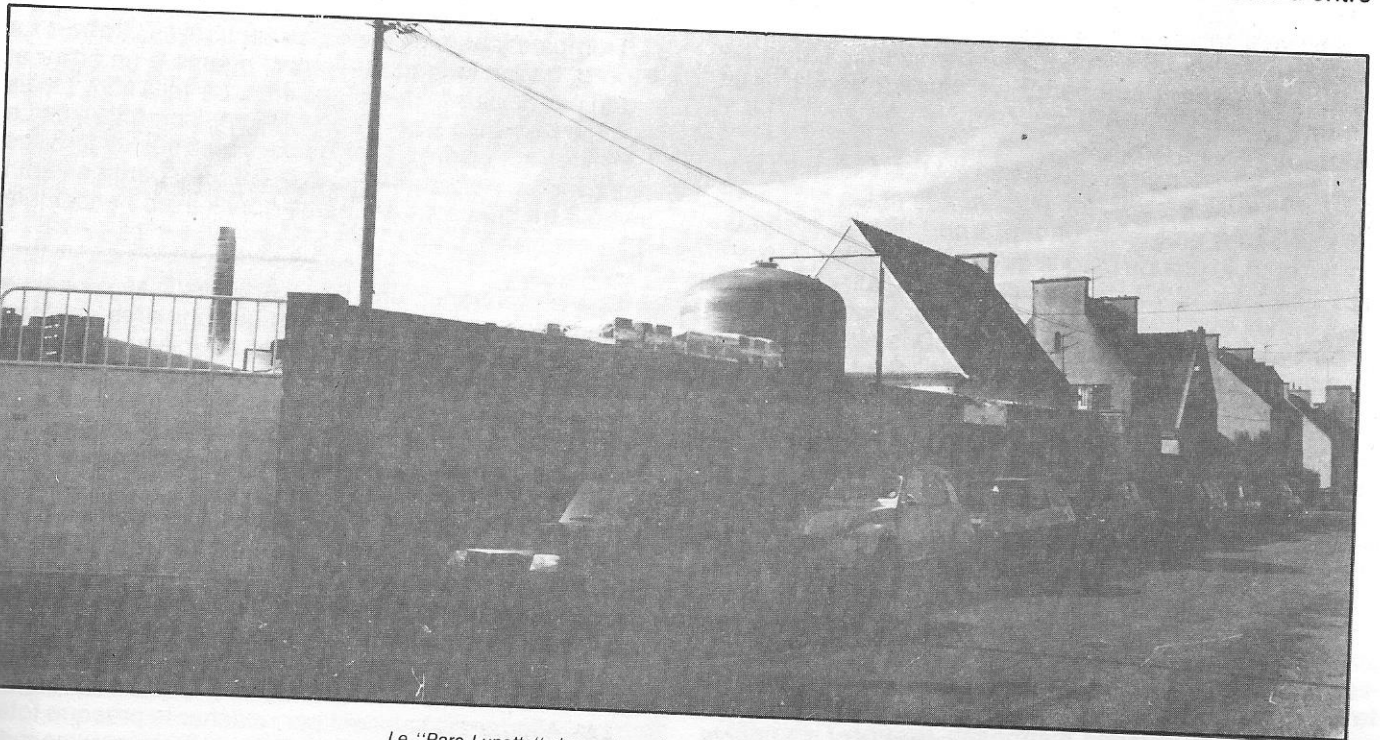
Dans les rues, des mères, des épouses crient et pleurent. Les enfants apeurés regardent avec inquiétude le triste défilé, à travers les persiennes. On distingue deux femmes, les cheveux de bigoudennes en désordre, parmi les hommes qui passent dans la grand'rue. Qui sont-elles ? Mère et fille, elles viennent de la rue de la Vieille Usine. Elles ont été menacées et "ramassées" pour n'avoir pas livré les hommes de leur maison, cachés dans les crèches voisines mais finalement découverts. Une troisième femme qui portait son bébé sur le bras, a échappé à l'arrestation.

Les Guilvinistes sont canalisés vers le "Parc Lunette", un champ entouré de murs jouxtant l'usine Chacun, côté Nord. Avant que les sentinelles ne soient renforcées, un jeune homme audacieux de 17 ans (S.R.) réussit à franchir l'enceinte et à s'enfuir dans le dédale des rues qu'il connaît bien.

Les gars de Léchiagat sont d'abord rassemblés près de l'école, puis en une longue procession, conduits vers Le Guilvinec par le village de Kervarc'h et le moulin à mer. Deux jeunes gens essaient de profiter du passage étroit près de la ferme pour fausser compagnie à leurs gardiens. Rattrapés dans la campagne, ils sont frappés durement et mis à l'écart.

Sous bonne escorte, le long défilé aboutit face à la grève blanche dans une propriété entourée de murs, autrefois occupée par des terrains de tennis mais confisquée par l'armée allemande.

Les hommes raflés ne savent pas ce que l'on va faire d'eux. Sont-ils des otages ? Les plus avertis font vite le lien avec les événements de Plomeur et de Lesconil. Les résistants F.F.I. et F.T.P. arrêtés sont naturellement inquiets. Le responsable F.T.P. de Guilvinec-Léchiagat, **Pierre Tanneau**, est là pris au piège. La moisson des réfractaires au S.T.O. est abondante. Plusieurs d'entre



Le "Parc Lunette" donnant sur la rue Jeanne-d'Arc transformé par les bâtiments de l'usine Chacun (Photo L. Carval)

eux qui se cachaien ordinairement dans la campagne environnante, ont eu la malchance de se trouver dans leur famille cette nuit là pensant sans doute que depuis le débarquement, les Allemands les avaient oubliés.

Combien d'hommes ont réussi à échapper aux arrestations ? Difficile à dire ! Quelques centaines peut-être entre les deux communes.

Première sélection

Vers 9 heures, le calme est revenu, il n'y a plus de soldats dans les rues. Ceux qui ont pu éviter la rafle se hasardent dehors aux nouvelles, se méfiant tout de même d'un retour possible d'une patrouille (ce fut le cas chez M.F.).

Au "Parc Lunette", le sort des deux femmes est vite réglé. Un officier les relâche après quelques remontrances. Les hommes sont disposés en longues files d'attente pour vérification d'identité. Vers le milieu de la matinée déjà, les plus âgés sortent libres. Les Allemands ne possèdent pas de registre officiel fourni par l'administration municipale ; ils ne peuvent donc pas contrôler les absents. Les bruits qui courent dans la ville sur le maintien en prison des pères à la place des fils qui ne se livrent pas, ne sont donc pas fondés.

Par contre les officiers semblent vérifier certains noms en se référant à une liste, s'arrêtant aux homonymies. Ils interrogent plus longuement les **Larzul**, **Le Moigne** etc. sur leur parenté possible avec des habitants de Lesconil. Que cherchent-ils ? des résistants ? **P. Tanneau** et d'autres sont interpellés violemment par un "Vous, terroriste" ce qu'ils nient bien évidemment. Le responsable local F.T.P. sera relâché malgré les soupçons des Allemands, mais avec obligation de se présenter chaque jour à la Kommandantur.

Les vérifications sont longues. Au dehors la foule des parents, des épouses, attend dans l'angoisse. Quelques uns se hasardent à apporter un repas à un fils, à un frère.

Les jeunes gens des classes 39 à 44 du Guilvinec sont presque tous retenus, les plus jeunes et les plus âgés étant libérés progressivement. Entre temps, après un premier tri, le groupe parqué au terrain de tennis a rejoint le "Parc Lunette". Curieusement les Allemands ne retiennent que trois classes de Léchiagat pourtant considéré comme un nid de terroristes. Des résistants présents à Plomeur sont ainsi relâchés. Seul **Henri Quiniou** dont le nom est inscrit sur la liste, est retiré du rang et aussitôt encadré par deux soldats menaçants.

Dans la soirée, tous les hommes retenus, sont alignés pour un dernier contrôle. Un groupe d'officiers s'arrête un moment devant **Ernest Mandelbaum** un jeune réfugié de Boulogne qui vit à Léchiagat depuis l'exode de 1940. Ernest qui parle l'Allemand couramment, a compris leurs réflexions. Il a le temps de confier à son voisin en guise d'adieu "Pour moi, c'est la fin". Quelques minutes plus tard, **Ernest et Henri Quiniou** sont poussés sans ménagement dans une voiture noire qui démarre aussitôt. Tous deux passeront la nuit à l'école Saint-Gabriel de Pont-l'Abbé transformée en prison,

enfermés avec les gars de Lesconil déjà arrêtés. Une nuit pénible, bras et jambes attachés dans le dos solidement. Impossible de dormir.

Au château de Kergoz

Sous bonne garde, environ deux cents jeunes sont embarqués dans car et camions vers une destination imprécise. Avant que le convoi ne s'ébranle, deux hardies jeunes filles réussissent à amadouer l'officier responsable, obtenant la libération de leur fiancé, devant leurs camarades stupéfaits.

C'est au château de Kergoz qu'ils vont passer la nuit sur des châlits. Ils y sont rejoints par des Lesconilois triés préalablement à l'usine Maingourd à la suite d'une rafle opérée ce même jour à Plobannalec.

Et c'est l'attente et l'inquiétude. Tous subissent le lendemain une visite médicale assez sommaire qui élimine les moins solides. Ils peuvent penser dès lors qu'ils pourraient être requis pour le travail obligatoire en faveur de l'Allemagne.

Les familles entrent alors en action pour contrecarrer les départs, fournissant attestations et certificats divers, jouant d'influence auprès des Allemands, faisant intervenir des personnalités mieux connues de la Kommandantur. Il faut faire vite. E.G., le jeune dénonciateur qui s'affiche avec les Allemands, assistant même à la "sélection", est particulièrement sollicité. Ceux avec qui il a eu des altercations ou qu'il soupçonne d'antipathie, n'ont aucune chance ; (il a été projeté un soir dans la grève près de la poste et a failli être victime d'une exécution par des résistants).

L'un est libéré parce qu'il est soutien de famille, l'autre parce qu'il était engagé dans la Royale etc. Des certificats médicaux sont demandés en toute hâte.

Trompant la surveillance des sentinelles, **Robert Le Floc'h**, gagne le fond du verger, grimpe à un arbre et saute par-dessus le mur d'enceinte. Le voilà libre ! Mais comme les bruits les plus pessimistes courent dans Le Guilvinec sur des représailles possibles sur les familles des évadés, Robert réintègre le château par le chemin inverse ! Il sera tout de même libéré avec l'ensemble de sa classe.

Scène étonnante, une jeune épouse (D.M.) enceinte de plus de huit mois, brave les factionnaires en écartant leur fusil braqué et se plante au milieu de la cour du château parmi les jeunes gens médusés. Un officier bienveillant se décide à lui offrir un siège et elle attend ! Elle finira pas soustraire son mari avant le soir ; d'ailleurs la plupart des hommes mariés des classes retenues seront libérés.

Toute la journée la foule des parents, des fiancées, peut-être, attend dans l'allée boisée de Kergoz et espère. En début d'après-midi, les familles sont enfin autorisées à apporter aux détenus, leur premier repas depuis leur arrestation.

Les Allemands finissent par relâcher la presque totalité de la classe 39 qui a déjà accompli son service mili-

taire, mais gardent certains jeunes de la classe 44 qui ne sont pas officiellement des réfractaires comme d'autres encore qui possèdent une carte de travail. L'ordonnance de Vichy sur le S.T.O. n'est donc pas respectée.

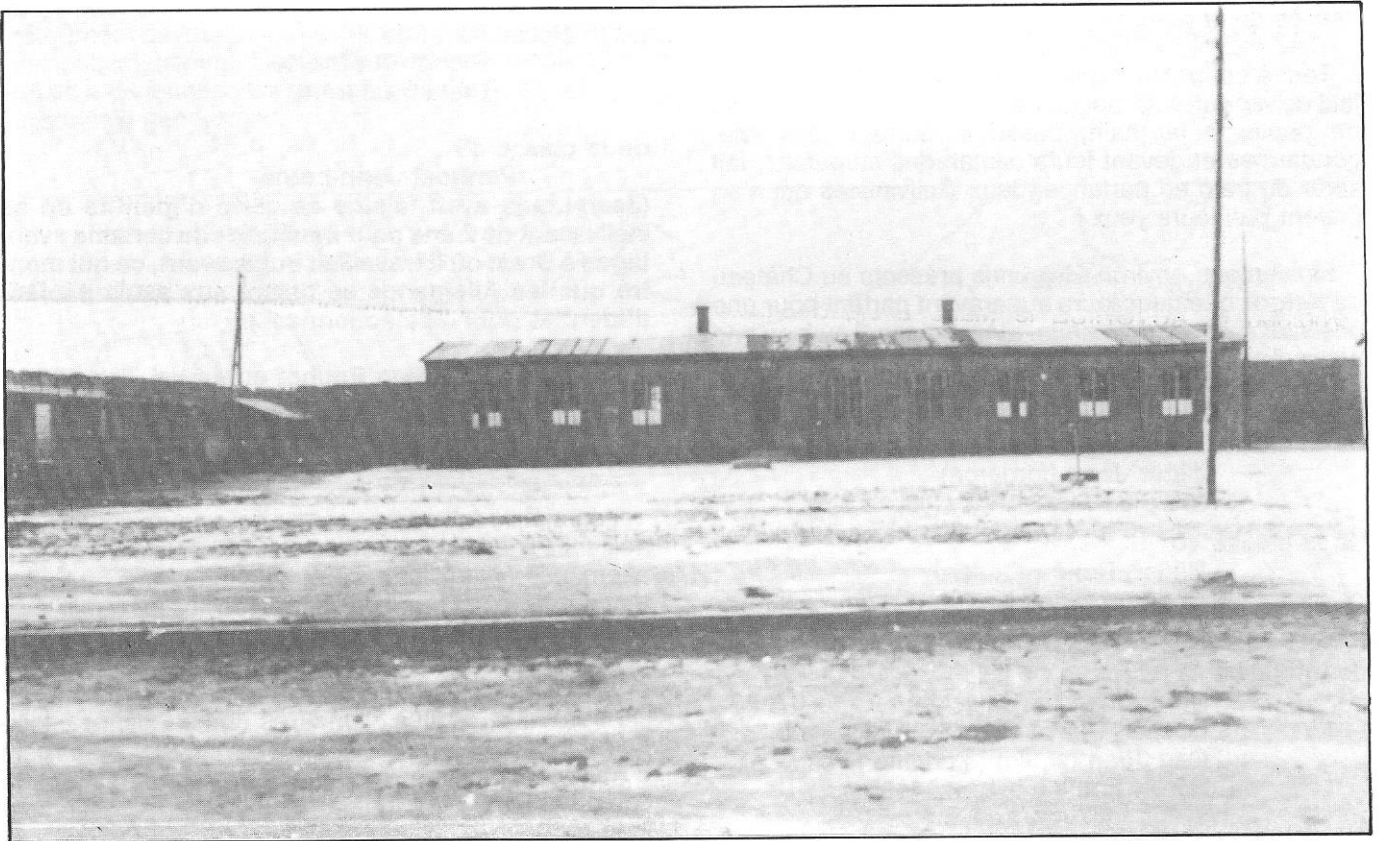
Il est clair que de telles rafles auraient pu être opérées depuis longtemps au Guilvinec dans le seul but d'alimenter le S.T.O., si l'armée allemande l'avait vraiment désiré. Opérée en coordination le même jour à Lesconil, la rafle du 12 juin avait comme premier objectif l'arrestation de résistants et secondairement celle des réfractaires au S.T.O., ce second but pouvant en même temps représenter une opération de représailles ou de dissuasion contre la population afin d'éviter à l'avenir de nouveaux incidents graves.

On a prétendu que le chef de la Kommandantur de Men-Meur serait intervenu pour atténuer la rigueur des mesures envisagées, en raison du calme relatif qui régnait pendant quatre ans au Guilvinec.

Albert Pochat de Léchiagat, retenu d'abord comme réfractaire et lui aussi destiné au travail obligatoire attend depuis des heures avec ses camarades. Son interrogatoire n'a rien révélé ; comme aux autres, on lui a demandé s'il était "terroriste", ce qu'il a nié lui aussi bien évidemment. Sa famille, comme toutes les familles de réfractaires a été prévenue de sa désignation ; elle doit lui apporter vêtements et nécessaire.

Alors que le départ est imminent, subitement Albert est mis à l'écart par un officier et conduit à la Kommandantur. Que s'est-il passé ? A-t-il été victime d'une dénonciation tardive ? Appartenant au groupe F.T.P. il n'avait pas toutefois participé à l'opération de Plomeur le 6 juin mais se trouvait avec ses camarades de Léchiagat au mariage de **Lucien Quideau**.

Après quelques jours passés à Men-Meur sous bonne garde, on le transfère à la prison de Saint-Gabriel dans la même cellule qu'**Henri Quiniou** et les Lesconillois.



Vue sur les dernières baraques allemandes de Kergoz en 1960 !

Les Allemands réservent cependant un sort particulier à deux des jeunes raflés.

Henri Scouarnec, le fils du maire d'avant-guerre est accusé au cours de son interrogatoire, d'être communiste comme son père. Cela lui vaut d'être conduit à la prison Saint-Charles de Quimper et d'être mis en cellule. Miraculeusement, il sera libéré au bout de huit jours, grâce à l'intervention de l'un de ses oncles, évitant sans doute la déportation. Ce dernier sauva un baigneur allemand de la noyade, bénéficiant ainsi du droit de délivrer un prisonnier.

A Kergoz le départ vers une destination inconnue s'organise. Un premier convoi de plus de 70 requis part vers Quimper en autocar. Tous chantent la Marseillaise et des chants patriotiques, des paroles interdites depuis 1940. L'émotion retient la voix des amis, des parents accourus pour un dernier adieu. Des femmes pleurent.

Un second convoi en camions bâchés quitte Kergoz plus tard avec le reste des réfractaires, surtout des Lesconillois et deux gars de Léchiagat, **Lucien Pochat** et **Marcel Talouarn** désormais séparés de leurs camarades.

PASSEPORT POUR LE TRAVAIL FORCE

Les Guilvinistes sont hébergés pour quelques jours à l'hôpital Gourmelen, surveillés par des gendarmes français ce qui est somme toute plus rassurant. Un dernier tri s'opère. Quelques familles ont encore le temps de faire jouer des relations ou de fournir de nouveaux certificats.

Le nombre de jeunes retenus, s'amenuisant progressivement, il apparaît alors nettement que les autorités d'occupation n'ont pas exigé un nombre déterminé de requis comme pour des otages. La tactique des familles du "chacun pour soi" ne porte donc pas préjudice aux camarades désignés pour le travail forcé.

Le 16 juin, un premier convoi se prépare avec les rafles du centre d'hébergement issus de toute la Cornouaille. Quelques parents, des jeunes bigoudennes ont fait le trajet à pied vers Quimper pour le dernier adieu. La gare résonne de chants patriotiques. Une centaine de soldats allemands, des feld-gendarmes, bouclent l'accès de la gare.

Tout à coup, alors que la locomotive lance déjà des jets de vapeur, X.C. négociant au Guilvinec se précipite un papier à la main, passe le barrage des feld-gendarmes et devant leurs camarades stupéfaits, fait sortir du train en partance, deux Guilvinistes qui n'en croient pas leurs yeux !

Finalement, environ 55 jeunes présents au Château de Kergoz quelques jours auparavant partent pour une destination encore inconnue. L'Allemagne ? ou bien une autre région française ?

Ce sont, du Guilvinec :
de la classe 39

Biger Jean (forgeron)
Marc Sébastien

de la classe 40

Billien René
Cosquer Adolphe
Tirilly Pierre

de la classe 41

Biger Jean (mécanicien)
Cossec Pierre
Gap Jean dit Jim (d'origine Brestoise)
Péron Emile
Stéphan Yvon

de la classe 42

Caugant Christian
Garrec Alphonse
Le Brenn Pierre
Le Brun Arsène
Monfort Jean
Tanneau Yves

de la classe 43

Celton Marcel
Jacob Estréa
Jaouen Joseph
Le Floc'h Joseph
Le Lay Pierre
Morvan Gualbert

de la classe 44

Ansquer Jules
Biger Jean (marin-pêcheur)
Caubet Emmanuel
Coupa Maxime
Cossec Yvon
Dréau René
Garo Henri
Larzul Laurent
Le Roy Alain
Scouarnec Jean
Stéphan Pierre

De Léchiagat

de la classe 40

Durand Henri
Drézen Xavier
Germe Joseph (Boulonnais réfugié)

de la classe 41

Goarin Pierre-Marie
Crédou Xavier

de la classe 42 et 43

Pichon Ambroise
Cléach Laurent

de la classe 45

Penhoat Jean-Louis
(Jean-Louis avait falsifié sa carte d'identité en se vieillissant de 2 ans pour bénéficier de certains avantages à Brest où il travaillait auparavant, ce qui montre que les Allemands se fiaient aux seuls papiers d'identité pour "sélectionner").

Sans oublier **Lucien Pochat** et **Marcel Talouarn**

TRAVAILLEURS DEPORTES

Le trajet se fait en wagons de voyageurs sous la surveillance à la fois des gendarmes français et de soldats allemands, mitrailleuse sur la poitrine. Les autorités d'occupation ont menacé de représailles les familles de ceux qui tenteraient de s'évader. Les papiers de chacun sont d'ailleurs confisqués.

Pourtant, quelques kilomètres après Quimper, lorsque le convoi prend de la vitesse, un petit gars d'Audierne saute du train dans un virage. Il est abattu comme un chien par un garde boche et abandonné le long de la voie.

C'est après un long périple de vingt jours que nos Guilvinistes parviendront à leur destination près de la frontière polonaise. Les exigences de l'armée allemande qui envoie des renforts sur le front de Normandie, les bombardements des ponts et des gares, les sabotages des lignes obligent le train à se dérouter vers le sud. Après Nantes où les requis séjournent deux jours dans un centre d'hébergement, le train rejoint La Rochelle opérant ainsi un grand détour avant de remonter vers les pays de la Loire.

A début de la nuit, au cours d'un arrêt dans la gare de Loudun, les réfractaires sont autorisés à se désaltérer. Quatre d'entre eux dont **Jo Le Floc'h** et **Fernand**

Le Gall de Plonéour, s'aperçoivent qu'ils sont mal surveillés, oubliés peut-être. Ils décident de faire le mort et restent assis tranquillement au buffet de la gare. Le train démarre sans eux. Les voilà libres mais sans papiers ! L'appel réalisé en cours de route déclenche la fureur et les menaces des Allemands.

Jo Le Floc'h et ses camarades séjourneront dans la campagne de Loudun jusqu'en octobre embauchés dans des fermes.

Et c'est l'arrivée à Paris où l'armée allemande est aux abois. A la gare de Montparnasse le train est vidé de ses occupants à grand renfort de "raus, raus". **Jean Gap** d'origine brestoise mais travaillant au Guilvinec dans une entreprise de travaux publics, ne craint pas de représailles sur sa famille ; pendant que les Allemands regroupent ses camarades, il s'enferme dans un des placards à balais du train et attend que le calme soit revenu. Il peut alors sortir libre de la gare.

Les réfractaires rejoignent en bus la caserne de la Pépinière en chantant la Marseillaise. Les Parisiens se retournent devant tant d'audace, quelques uns applaudissent timidement. Les gendarmes français passent le relais à de jeunes miliciens, mitraillette sous le bras et à des feld-gendarmes.

Le gendarme **Corentin Biger**, d'origine guilviniste qui convoyait ses compatriotes, collecte les dernières lettres pour les familles.

A Metz les jeunes gens entrent dans le territoire annexé par les Allemands et nazifié. La traversée de la ville se fait à pied et en chantant, mais ici la population est plus réservée, plus discrète. Des rideaux sont tirés, toutefois, des saluts timides esquissés.

Et c'est la traversée de l'Allemagne vers l'Est. Nos Guilvinistes ne savent pas encore qu'ils vont bientôt se trouver piégés dans l'enfer des villes bombardées. Pourtant des ruines apparaissent déjà ici et là comme dans la capitale du Reich qu'ils découvrent en passant.

En Haute Silésie

Les réfractaires gagnent finalement la Haute-Silésie, une région industrielle nouvelle, riche en charbon, construite en dehors des grands centres urbains, tout près de l'ancienne frontière germano-polonaise, pour soulager la Ruhr menacée.



C'est dans l'usine moderne d'Heydebreck, que les nouveaux esclaves du Reich vont devoir travailler. Elle est bâtie dans une forêt récemment défrichée auprès du village du même nom (aujourd'hui Kadzierzyn en Polonais), à 60 km d'Auschwitz. Géante, l'usine mesure près de 5 km de long et appartient au grand trust de l'industrie chimique, l'I.G. Farben.

A partir du charbon, elle fabrique pour l'économie de guerre, une vingtaine de produits synthétiques comme l'essence et le caoutchouc qui font cruellement défaut aux armées du Reich. Quoique éloignée des aérodromes anglais, elle est l'objet de bombardements systématiques qui font toujours mouche. Ainsi le 7 juillet, soit trois jours après leur arrivée, les Guilvinistes connaissent leur première alerte.

Dans l'enceinte de l'usine travaillent près de 20.000 personnes de 20 nationalités, aux statuts différents. Il s'y trouve des prisonniers russes et anglais parqués dans un camp entouré de barbelés.

Parmi les civils, il y a des ouvriers polonais, allemands, tchèques, qui rentrent chez eux en fin de semaine. Les Français sont nombreux mais appartiennent à plusieurs catégories : des travailleurs volontaires, relativement libres, des requis de la relève et du S.T.O. et des réfractaires raflés assimilés aux précédents. Parfois les nouveaux arrivés voient des commandos d'hommes en habits rayés chargés de missions dangereuses comme le désamorçage des bombes non explosées.

Par chance, les Bigoudens restent ensemble, travaillant souvent aux mêmes postes. L'adversité est ainsi plus supportable. Les trois **Jean Biger** vivent dans la même baraque ce qui cause bien des casse-tête au moment des appels. On entend parler Breton dans tous les coins. Le moral du Block 47 est célèbre parmi tous les travailleurs déportés ; cela leur vaut quelques petits avantages à la soupe.

Le travail est dur et continu, de 6 h à 18 h pour la première équipe, sous la surveillance de cadres civils allemands. Quand celle-ci se relâche, le rendement s'en ressent. Mais gare cependant aux retards, à la mauvaise volonté et bien sûr au sabotage. C'est alors l'arrestation par la police et le camp de discipline ou de rééducation par le travail comme celui tristement célèbre de Beckamer proche d'Heydebreck, d'où l'on revient méconnaissable au bout de trois semaines.

La plupart des Guilvinistes sont affectés comme manœuvres. Une dizaine d'entre eux comme **G. Guénoilé, J. Jaouen, J. Biger, A. Garrec** etc. chargent et déchargent par tous les temps jusqu'à - 20° parfois, charbon, ciment etc. Un autre groupe avec **Y. Stéphan, Y. Cossec, P. Tirilly**, construit de longues casemates - abris contre les bombardements. La pose des bouches d'aération au plafond est l'occasion pour les contremaîtres allemands d'une plaisanterie sinistre dont le sens exact échappe encore aux Guilvinistes : "c'est par là que vous serez gazés".

Dur travail pour un seul repas par jour (rien à midi). Encore faut-il obtenir le ticket attestant la bonne conduite durant le travail. Et quel repas ! une soupe d'eau claire avec quelques rutabagas ou quelques choux et en principe 30 grammes de viande qui flottent ici ou là ou que l'on cherche parfois en vain ; un morceau de pain que chacun répartit dans la journée comme il l'entend. Le matin, un café-orge avec un doigt de margarine.

Pas de colis ! les travailleurs forcés ne sont pas reconnus comme les prisonniers de guerre par des conventions internationales.

Il faut être solide pour tenir dans ces conditions. Plus de kilos superflus ! Nos gars flottent dans leurs habits. Ils tiennent quand même mais la faim est une hantise permanente. Avec les quelques marks que le trust nazi verse par mois à ses esclaves, quand ils ne sont pas punis, ils ne peuvent se procurer que deux ou trois boules de pain au marché noir (ou une ration de tabac), auprès des travailleurs libres polonais ou Tchèques.

Les Français de l'usine d'Heydebreck dépendent d'une administration vichyste que l'Etat français a déléguée croyant rester maître de ses ressortissants. Elle est constituée de volontaires à l'uniforme vert issus des anciens chantiers de jeunesse. Elle propose aux Bigoudens de se transformer en travailleurs volontaires, mieux nourris, mieux payés, plus libres. Quasiment tous, refusent.

Un journal écrit en français, "La voix des camps" est diffusé dans l'usine ; l'un des Guilvinistes (R.B.) ignorant encore bien évidemment qu'il existait des camps de la mort, s'enquière par son intermédiaire de ses camarades arrêtés depuis 1941, **Raymond Le Corre, Henri Le Goff, Marcel Guénoilé**. C'est par ce canal, que **Lili Souron**, quelque part en Rhénanie, apprendra que d'autres Guilvinistes, comme lui, sont exploités durement par la machine de guerre nazie.

Avec un ausweiss, nos gars peuvent sortir le dimanche dans le village voisin ; leur principal souci est de trouver de la nourriture. Ils vont ainsi de ferme en ferme en mendiant des pommes de terre qu'il font cuire dans les braises encore chaudes des bâtiments bombardés.

↳ Ce n'est qu'une liberté surveillée ! Point de S.S. certes, mais l'environnement allemand est présent partout. La fuite est quasi impossible ; des feld-gendarmes, des patrouilles de vieux soldats du Volksturm, contrôlent les déplacements. Les tentatives d'évasion sont punies sévèrement. Deux français d'un block voisin qui ont tenté de prendre le train, sont revenus de Beckamer, méconnaissables.

Fuir, mais pour aller où ? Les requis savent par les prisonniers de guerre mieux au courant des nouvelles, que la France est totalement libérée, que les deux fronts se rapprochent prenant l'Allemagne dans un étau et qu'il est difficile de franchir les lignes.

Depuis août 44 il n'est plus possible de correspondre directement avec les familles. Chacun pourra toutefois, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge expédier deux cartes avec quelques mots seulement pour rassurer les parents. Evidemment, on leur tait la faim, le froid, le travail exténuant, les bombardements !

Deutsches Rotes Kreuz
Präsidium / Auslandsdienst
Ettal/Obb.

CROIX ROUGE FRANÇAISE
Comité International de la Croix Rouge

DEMANDEUR - ANFRAGESTELLER - ANFRAGER

Nom - Name:
Prénom - Christian name: Vorname: J
Rue - Street - Strasse: LAGER BIERAU, BLOCK 4.47
Localité - Locality - Ortschaft: HEYDEBRECK O/S
Département - Country - Provinz: DEUTSCHLAND

Message à Transmettre - Mitteilung - Message
(25 mots au maximum. Nouvelles de caractère strictement personnel et familial.)
(nicht über 25 Worte, nur persönliche Familienmitteilungen)
(NOT over 25 words, family of strictly personal character)

SE PORTENT BIEN. AVEC MORAL. ELEVE.
SOUHAITONS QU'IL EN SOIT DE MEME AVEC VOUS.
ESPERONS PROCHAIN RETOUR.

Date - Datum: 19. SEPTEMBRE 1944

DESTINATAIRE - EMPFANGER - ADRESSEE

Nom - Name:
Prénom - Christian name - Vorname: J
Rue - Street - Strasse:
Localité - Locality - Ortschaft: GUILVINEC
Province - County - Provinz: FINISTERE
Pays - Country - Land: FRANCE

Lettre-carte expédiée d'Heydebreck au Guilvinec par l'intermédiaire de la Croix-Rouge

Périodiquement, vingt fois environ pendant leur séjour, les avions de l'espoir leur déversent un flot de bombes. A la veille de l'évacuation, l'usine d'Heydebreck n'est plus que ruines et cendres. Heureusement, les Guilvinistes, s'en tirent tous indemnes.

L'hiver est précoce en Haute-Silésie, surtout en 1944. Il faut vivre avec peu de calories dans les baraques peu chauffées même si le charbon est la matière première de l'usine. Des vêtements chauds manquent cruellement.

EXODE ET LIBERATION

Janvier 1945. On entend le canon au loin ; le front russe se rapproche. Nos jeunes gens voient bientôt passer une foule de civils en exode fuyant devant les armées soviétiques. Puis, traversant l'usine, des silhouettes rayées, faméliques, encadrées par des SS et

des chiens policiers : ce sont les commandos de travail d'Auschwitz qui évacuent leur camp.

Puis le 22 janvier, c'est leur tour. Les esclaves de l'IG Farben partent dans la neige épaisse avec sac ou valise, se mêlant à la population apeurée. Le long du chemin, ils aperçoivent les corps des malheureux déportés des camps de la mort, tombés dans la neige et achevés d'une balle dans la tête.

Une dizaine de Guilvinistes restent ensemble, les **Jacob, Billien, Cossec, Tanneau, Celton, Le Lay, Penhoat** parcourant 800 km à pied, abandonnant leurs bagages devenus pesants, mendiant ou chapardant pour vivre, ressemblant, hirsutes et déguenillés à des vagabonds, traversant des villes en ruines où la vie subsiste dans les caves, subissant les bombardements de leurs libérateurs. En un mois et demi, le groupe traverse le Nord de la Tchécoslovaquie, dans les Sudètes à près de 30 km par jour en moyenne, puis remonte vers Leipzig jusqu'à Zeitz où l'I.G. Farben les réutilise à déblayer les bâtiments des usines bombardées.

C'est un chemin différent que suivent **G. Guénoilé, J. Biger (F) et A. Garrec** aboutissant d'usine en usine à travers la Tchécoslovaquie jusqu'en Autriche.

Les autres Guilvinistes sont dispersés dans la tourmente. Dans les lieux de triage, les travailleurs déportés sont regroupés par le Volksturm et mobilisés souvent à des fins militaires. Point de nourriture sans travail et gare à ceux qui ne possèdent pas d'ausweis, les Allemands ne tolérant pas les rôdeurs.

P. Tirilly et Xavier Crédou sont les premiers libérés. Ils se trouvaient à l'hôpital au moment de l'évacuation du camp d'Heydebreck et ne purent suivre leurs camarades. Ils seront par la suite évacués par Odessa.

J. Scouarnec et Maxime Coupa empruntent la route du sud à travers les Karpates. Rattrapés par l'avance russe, ils sont vite reconnus comme Français et bien traités. Ils vont vivre en arrière du front pendant près de deux mois dans une maison réquisitionnée pour eux. Le temps de se refaire une santé en attendant la victoire et l'évacuation vers Prague.

Par contre **Y. Stéphan, Larzul, Caugant et Jaouen** sont mobilisés par les armées allemandes qui se replient vers la Tchécoslovaquie. Avec pelle et pioche, ils doivent creuser dans la neige pour freiner l'avance russe, des fossés anti-chars et des tranchées pour fantassins, reculant sans cesse avec le front et creusant sans cesse. Gare au relâchement ! C'est avec le fouet que le garde boche les réactive. Leur principal souci est de sortir vivants de cette débacle. Mais les voilà piégés dans la grande poche de résistance de Prague entre les deux armées alliées. Ils ne seront délivrés par les Russes qu'après le 8 mai 45 et évacués vers l'ouest.

A. Le Roy suit à peu près le même itinéraire mais côtoie encore de plus près les combattants allemands. Il se déplace avec un hôpital de campagne, servant de brancardier aux blessés venus du front tout proche.

C'est dans cette même poche allemande que **J. Biger (m) et P. Brenn** fabriquent des fusils qui ne serviront jamais.

Entre-temps le groupe qui est parti vers le nord jusqu'en Saxe a été libéré en avril par l'armée Patton.

Dans la foule des Français déracinés, les Guilvinistes doivent encore passer devant une commission de contrôle, avant le rapatriement tant attendu.

SECOND CONVOI DE REFRACTAIRES

Nous avons laissé à Quimper quelques uns des Bigoudens raflés le 12 juin mais séparés de leurs camarades. Hébergés dans un autre centre où ils sont rejoints par des gars de l'Île-Tudy et de Combrit, ils partent vers l'Allemagne le 22 juin. Ils sont deux de Léchiagat, **Lucien Pochat et Marcel Talouarn**.

Leur convoi doit aussi contourner la zone des combats et descendre vers le sud. Au centre d'hébergement de Nantes, ils découvrent sur les murs des chambrées, les noms écrits au crayon des camarades qui les ont précédés, **Goarin, Penhoat, Crédou, Biger, Stéphan...**

Une alerte aérienne à Bourges alors que le train arrive en gare, déclenche l'évacuation et la course vers les abris. Les deux gars de Léchiagat en profitent pour fausser compagnie à leurs gardiens mais tombent sur une patrouille allemande qui les canalise vers un refuge souterrain. Lucien est piégé mais Marcel réussit à s'échapper dans le dédale des rues.

Marcel reviendra à Quimper à marches forcées avec deux autres camarades, en un temps record après un périple plein d'histoires rocambolesques. Episode amusant : ils sont pris en stop par un camion d'ouvriers qui les mène tout droit à la kommandantur de Nantes.

De Bourges le train repart mais de nombreux réfractaires manquent à l'appel. Les convoyeurs allemands, de plus en plus nerveux, mitraillent lors d'une autre tentative d'évasion.

Lucien parvient finalement lui aussi en Haute Silésie, à Gleiwitz très près d'Auschwitz. Avec **Maurice Stéphan**, un Lesconillois il travaillera dans une fabrique de bombes jusqu'en janvier 1945.

Lorsque l'orientation des vents est favorable, Gleiwitz reçoit des odeurs de brûlé particulières. Ce sont celles des fours crématoire du camp d'extermination et surtout celles des bûchers qui parfois reprennent leur activité. Les travailleurs libres qui peuvent se déplacer plus facilement ne manquent pas de les instruire à demi-mot car "tous les gens qui vivaient aux alentours d'Auschwitz savaient bien qu'on y procédait à des exterminations" (Kogon).

Une corvée venue d'Heydebreck, apprend à Lucien, la présence de ses compatriotes à 30 km de là. Avec un ausweiss, il peut leur rendre visite. On imagine la joie de retrouver des gars de Lostrendo ou de la Pointe !

Fin janvier, dans la tempête de neige, Lucien voit aussi les longues colonnes de déportés évacués devant l'avance russe et les cadavres abandonnés au bord de la route. Pour les travailleurs de Gleiwitz ce sont aussi les longues marches dans la neige, 500 km à pied envi-

ron. Des marches épuisantes sous la surveillance du Volksturm. Un camarade de Combrit, **L. Garin**, hélas tombe et ne se relève pas. On ne l'a plus revu.

Ce sont aussi les camps de regroupement et de nouvelles affectations en Tchécoslovaquie. Libéré par les Russes en mai 45, le groupe des Bigoudens part vers l'Ouest après que leurs libérateurs aient réquisitionné pour eux un attelage de civils allemands en exode.

VOYAGE VERS LA NUIT

Alors que les réfractaires se préparaient à partir vers l'Allemagne, trois des jeunes gens raflés à Léchiagat attendaient avec inquiétude à la prison de Saint-Gabriel que leur sort fut décidé.

Ernest Mandelbaum

Dès le 13 juin, deux soldats allemands vinrent le chercher dans la cellule commune. Il fit un dernier adieu à **Henri Quiniou** et partit vers une destination inconnue. Personne depuis ne l'a revu.

Né à Vienne en 1922 et de nationalité roumaine, Ernest s'était réfugié en France et vivait à Boulogne-sur-Mer au début de la guerre. En 1940, il avait suivi l'exode des populations du Nord et avait abouti à Léchiagat avec une petite colonie boulonnaise. Il s'y était fait beaucoup d'amis et fut invité à plusieurs mariages dont celui de **Lucien Quideau** le 6 juin 1944.

Comme la Roumanie combattait depuis 1941 aux côtés des nazis il pouvait être considéré comme déserteur par les autorités allemandes. Mais, d'origine israélienne, il n'était pas envisageable pour lui de rejoindre son pays où les nazis persécutaient les Juifs.

Vivant sous son vrai nom, sans doute imprudemment, il fut démasqué lors de la rafle et transféré à la prison de Fresnes, puis à Drancy considéré comme l'antichambre de la mort pour les juifs habitant en France. Il est parti le 31 juillet 44 avec l'un des tout derniers convois vers Auschwitz où il a disparu.

Eugène Kogon dans son livre "les chambres à gaz, secret d'état" cite le témoignage à la fin de la guerre d'un **Mandelbaum**, l'un des rares survivants des corvées spéciales du camp d'extermination d'Auschwitz. Chargés de vider et de nettoyer les chambres à gaz pour l'utilisation suivante, les membres de ce *sunder Kommando* qui en savaient trop étaient exécutés et remplacés périodiquement. Ce ne devait pas être Ernest car il serait revenu nous voir.

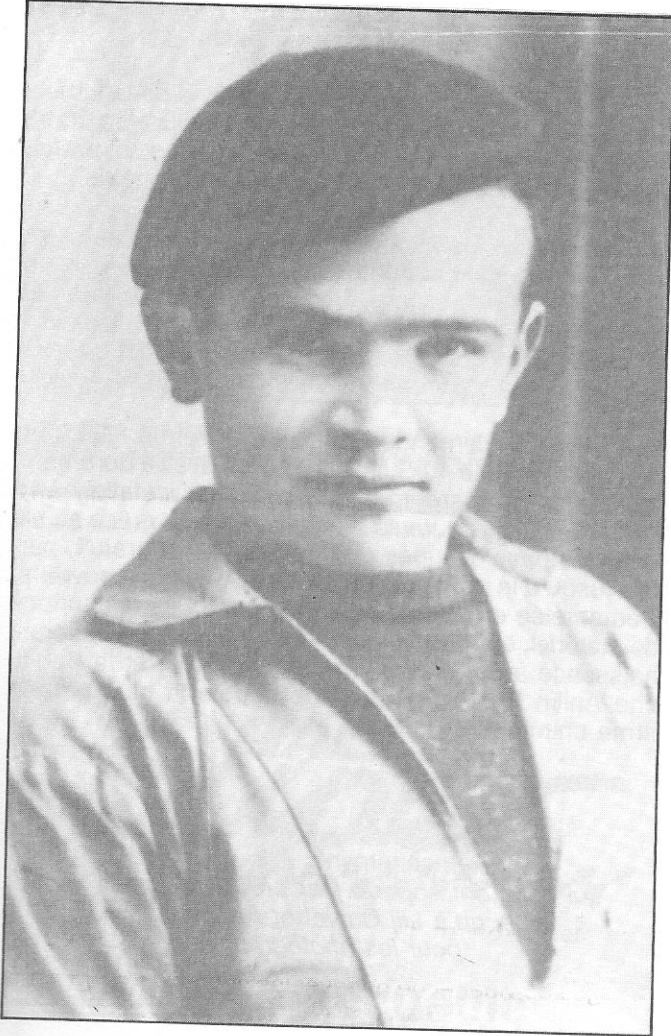
Albert Pochat et Henri Quiniou

Après plusieurs jours passés à l'école Saint-Gabriel où ils subirent plusieurs interrogatoires, Albert et Henri furent transférés avec les Lesconillois à la prison Saint-Charles de Quimper.

Puis le 30 juin, ce fut le départ en wagons à bestiaux vers Fresnes. Impossible de s'allonger tous en même temps pour dormir. Le train mit huit jours pour rejoindre la capitale ; dans la chaleur de l'été, ils souffrirent d'une soif terrible.

A Fresnes, les Bigoudens furent séparés dans différentes cellules ; Albert et Henri ne se revirent plus. Quatre mille résistants étaient encore enfermés dans cette sinistre prison en cette première quinzaine d'août, quelques jours avant la libération de la capitale. Albert quitta Paris dans le dernier convoi vers l'Allemagne et les camps. C'est parmi ces tout derniers déportés que la mortalité fut la plus effroyable. Il fut d'abord acheminé vers Buchenwald où il fut reconnu par un autre gars de Léchiagat, **Arsène Coïc** qui revint et put témoigner.

Hélas Albert fut désigné pour le camp voisin de Dora où les déportés travaillaient dans des conditions très dures, fabriquant les nouvelles armes d'Hitler dans des usines souterraines.



Albert Pochat, quelques années avant son arrestation

L'avance alliée obligea les nazis à évacuer le camp vers Elrich, puis vers Ravensbrück dans le nord de l'Allemagne. C'est sans doute le long du chemin, en un lieu inconnu, que le petit gars de Léchiagat est mort épuisé par les privations et la maladie.

Henri Quiniou, lui, est un miraculé. Il aurait dû partir vers l'Allemagne par le dernier convoi d'août 44. Mais sur les 4000 détenus de Fresnes, 380 d'entre eux furent soustraits au dernier moment et maintenus sur place pour servir d'otages aux nazis en cas de soulèvement de la capitale contre les troupes allemandes.

Finalement, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge et le consul de Suède, les 380 otages furent échangés contre 2000 Allemands prisonniers des Américains sur le front de Normandie. Henri fut tout heureux de retrouver dans la cour de la prison cinq Lesconillois libérés comme lui.

Quelques jours plus tard, Paris se soulevait. Henri était déjà en sûreté. Il revint à Léchiagat à la fin de l'été.

SECONDE RAFLE A LECHIAGAT

Les attroupements de plus de trois personnes étant interdits, les Allemands procédèrent, après la rafle du 12 juin, à plusieurs arrestations de marins rassemblés. Ainsi, ils firent une descente à l'Abri du Marin et conduisirent à la Kommandantur une cinquantaine de lecteurs inoffensifs pour une simple vérification d'identité, tout en perdant en route quelques jeunes audacieux.

Mais vers le 20 juin, les autorités d'occupation déclenchèrent une seconde opération de grande envergure, à Léchiagat uniquement. Le village endormi était à nouveau investi au petit matin mais cette fois les Boches encerclèrent de plus près l'agglomération, disposant de nombreux soldats le long de la grève avant l'heure H.

Encore une fois, ce furent les coups de crosse sur les portes, les réveils brutaux, les sauts dans les cachettes. A nouveau ce furent les coups de baïonnette dans les filets, les cris, les pleurs.

Par prudence beaucoup de résistants ou réfractaires avaient aménagé des caches, là sous les filets, les casiers à langoustes, les pommes de terre ou le tas de goémon sec, ici sous les planchers où parfois ils dormaient dans leur "Kapot braz".

Tous les hommes surpris furent réunis dans la cour de l'école pour un contrôle d'identité. Que cherchaient les Allemands ? Ils avaient sans doute estimé que la chasse aux résistants avait été peu fructueuse à Léchiagat qu'ils appelaient couramment la "Petite Angleterre" en raison de leurs vifs soupçons.

Mais les hommes "ramassés" étaient surtout les plus âgés et les plus jeunes ; peu de F.T.P.

Les Allemands vérifièrent encore les identités, se reportant de temps à autre à une liste tapée à la machine. **A. Bodéré** surpris à la lire, fut bousculé manumilitari dans le fond de la salle. Il eut le temps de reconnaître quelques noms de la classe 42.

Les réfractaires au S.T.O. ne semblaient pas intéresser, les Allemands qui ne retinrent que **Marcel Charlot**, **Pierre Tanneau** et **Bastien Péron** âgé de 18 ans. Ce dernier fut sommé de révéler la cachette de son frère Rodolphe recherché. Celui-ci n'était pourtant pas loin. Avec trois camarades dont **E. Nédélec** et deux instituteurs, il était caché en haut du grenier de l'école dans un réduit aménagé.

Les trois jeunes retenus furent dirigés vers la prison Saint-Charles où ils subirent des interrogatoires très durs. Bastien répondit invariablement qu'il ignorait où se trouvait son frère.

NOTRE HISTOIRE LOCALE

Finalement les deux plus jeunes furent libérés au bout de huit jours mais **Pierre Tanneau** âgé de 20 ans prit le chemin du camp de concentration de Neuengamme près d'Hambourg d'où il n'est pas revenu. Était-il dans le navire plein de déportés qui sombra dans la Baltique coulé par les avions anglais ?



Pierre Tanneau de Léchiagat

Son arrestation et sa déportation ont surpris la population de Léchiagat. Néanmoins, son nom figurait semble-t-il sur la liste des Allemands. Mais n'a-t-il pas été confondu avec **P. Tanneau** responsable F.T.P. du secteur local, futur patron du chalutier Franc-Tireur ? Nul ne le saura.

Au lendemain de la victoire, trois gars raflés à Léchiagat en juin 44 manquent à l'appel, **Ernest Mandelbaum, Albert Pochat et Pierre Tanneau**, victimes de la barbarie nazie.

Les 41 travailleurs déportés de Guilvinec-Léchiagat ont eu plus de chance que la moyenne nationale (environ un ouvrier sur dix a péri en Allemagne de maladie, bombardement ou sévices) mais certains sont revenus diminués et ont gardé des séquelles de leur séjour en Silésie. Quelques uns sont morts peu de temps après leur retour.

Malgré tout ce qu'ils ont enduré pendant un an, ils n'ont pas été, même un tant soit peu, considérés comme victimes de la guerre. A un point tel que, pour les artisans, aucune caisse de retraite n'a voulu prendre en considération l'année passée en Allemagne.

Privés par ailleurs in extrémis des joies de la Libération et des combats auxquels ont participé la plupart des jeunes Guilvinistes, les travailleurs déportés ont parfois le sentiment d'avoir été les oubliés de l'histoire.

Réfractaires jusqu'au bout, ou non assujettis au travail en Allemagne comme ceux de la classe 44, ils ont été bien facilement confondus avec les requis du S.T.O. qui ont souvent répondu à leur convocation. Chacun sait pourtant qu'ils ont été enrôlés de force et contraints de travailler pour l'ennemi.

On peut se demander ce qu'est devenue l'I.G. Farben pour laquelle 40 Guilvinistes ont travaillé durement. Malgré les bombardements, la perte des installations à l'est, elle avait accumulé d'énormes profits grâce au pillage des pays occupés et au travail quasi gratuit, parfois jusqu'à la mort, de centaines de milliers d'ouvriers. Démantelée en 1945, astreinte à quelques restitutions de matériel, et à des "réparations" limitées, elle a donné naissance à 3 grandes firmes dont Bayer et la Badische Anilin (B.A.S.F.) devenue depuis la plus grande firme chimique du monde.

*Remerciements à tous ceux
qui nous ont apporté leur précieux témoignage
ainsi qu'à Lili Carval et Adrien Bodéré
pour les photographies.*